

Miou-Miou ou la vulnérabilité souriante

Patrick Schupp

Number 138, January 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50556ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schupp, P. (1989). Miou-Miou ou la vulnérabilité souriante. *Séquences*, (138), 64–65.

MIOU-MIOU

ou la vulnérabilité souriante



Jonas qui aurait vingt-cinq ans en l'an 2000 (1976)

Il y a quelques années, au théâtre du Rond-Point à Paris, une jeune comédienne âgée de trente-cinq ans avait l'impression de faire ses débuts d'actrice en jouant sur scène une pièce de Marguerite Duras, *La Musica*, avec Sami Frey comme partenaire. En quinze ans de carrière, elle avait pourtant joué dans plus de trente films où elle avait démontré un talent exceptionnel. Mais ce talent profond, viscéral, Miou-Miou a dû vraiment attendre de l'exorciser au théâtre: « J'ai peur de jouer sur scène, et je le dis: voilà deux nuits que je ne dors pas (à quelques jours de la générale de *La Musica*). Au cinéma, je tourne en rond, je fais comme une sorte de paralysie, et j'ai souvent le sentiment de déjà fait — déjà vu. Un problème d'embrayage pour passer à la vitesse supérieure, si tant est qu'elle existe. » Et elle ajoute: « Aujourd'hui, on peut enfin tout faire: les cachets de cinéma permettent de s'offrir du théâtre et la pub paie les impôts. »



Dites-lui que je l'aime (1977)

Tout faire? On peut le dire. Aujourd'hui, elle a un petit air détaché, presque complice, mais ça n'a pas toujours été facile, oh non! « J'habitais le Finistère avec mes parents à cinq kilomètres de la côte. On ne vivait que pour le cours des artichauts... Je sais étaler les choux-fleurs, ramasser les patates et les oignons. Je ne suis pas d'une classe sociale très aisée; alors il a fallu que je travaille. Comme j'avais un petit ami tapissier... j'ai regardé de ce côté-là, et je me suis retrouvée apprentie. Mais j'ai vite su, en voyant les ouvrières courbées et en écoutant les feuilletons à la radio, que je ne ferais pas ça toute ma vie. Entre parenthèse, j'aurais voulu être docteur. Puis, j'ai pris des cours de décoration parce qu'on m'avait offert un petit boulot dans une jeune troupe de café-théâtre qui s'appelait le Café de la Gare. J'y ai rencontré le groupe de ce qu'on appelait « La Méthode » (comme celles des États-Unis dont il suivait les préceptes et l'évolution). Il y avait là Romain Bouteille, Jacques Cerisier, Bobby Lapointe, Patrick Dewaere et Coluche. Lui, il a été mon premier amour. J'avais dix-huit ans... On a vécu ensemble. Il a tout fait pour moi. C'est lui qui m'a appelé Miou-Miou. C'est mieux que Sylvette Herry, non? Il me disait: "T'es complètement gnan-gnan, t'es complètement miou-miou". Un surnom qui ronronne en souriant et aussi qui surprend. »



Au revoir à lundi (1979)

« Et j'étais heureuse...Ma moquette, mes rideaux, mon goudron, que je ne voulais plus quitter (on songe à *Tenue de soirée*). Même pour le cinéma. J'ai mis beaucoup de temps, beaucoup, à m'avouer que j'aimais jouer, que c'était un métier... Et mes débuts au cinéma, quelle horreur! Pendant assez longtemps, j'ai joué en m'excusant. C'est pour cela que j'avais cette voix ténue. » Et pourtant aujourd'hui, Dieu sait si elle est en voix. Et voilà que cette voix, justement, lui vaut l'un de ses plus beaux rôles, celui de *La Lectrice* qui lui a procuré un plaisir dont elle ne se lasse pas de parler, et qui a été couronné par le Prix des Amériques, l'été dernier.



Coup de foudre (1982)

Son premier succès, c'est Bertrand Blier qui le lui donne avec *Les Valseuses* (1973). Avant, des « pannes », comme on dit dans le métier, dans *La Cavale* (1971), *Themroc* (1972) et même *Rabbi Jacob*, de Gérard Oury aux côtés de Louis de Funès (1973). Bertrand Blier la choisit pour son évidente et fracassante sincérité: petite coiffeuse fataliste, elle suit dans un étrange voyage au bout de la nuit, dans *Les Valseuses*, deux loubards cyniques, mais au coeur tendre: c'est la

consécration, mais pas encore la réussite: elle a beaucoup à apprendre; non pas sur le métier — elle sait à peu près tout d'instinct — mais sur elle-même.

Alors, elle fait ses classes, et pas avec n'importe qui: Sergio Leone qui l'apparie à notre Robert Charlebois dans *Un génie, deux associés*, *Une cloche* (1975), Georges Lautner (*Pas de problèmes* (1975), Marco Bellocchio, (*La Marche triomphale*, 1975), et Maurice Dugowson, Alain Tanner, et même Joseph Losey, pour *Les Routes du Sud* (1978), en covedette avec Yves Montand. Celui-ci exige que sa partenaire change



La Dérobade (1979)

de nom parce que, dit-il « ça ne fait pas sérieux sur une affiche, ou farfelu. » Malgré son importance, Montand n'a pas gain de cause, et une autre pièce est versée au dossier de Miou-Miou, indépendante forcenée. De fait, elle est connue depuis longtemps pour cette tête de cochon qui mène sa vie. De prime abord, cela semble pourtant en contradiction avec les personnages féminins humiliés qui lui sont souvent offerts, notamment par Bertrand Blier. Mais elle répond avec intelligence que « justement parce qu'elle est indépendante, elle aime jouer ce genre de personnage qui, pour elle, reste dans le métier de comédienne, dans le spectacle. Ce ne sont pas des messages ambulants, mais de grandes parties de rigolade. Ça ne passe pas le plaisir du jeu. »

Il est à la fois significatif et remarquable que cette lucidité enjouée lui ait fait accepter des personnages aussi divers que ceux de *Au revoir*,

à *lundi* (Maurice Dugowson, 1979) où elle fait équipe avec Carole Laure; elles vivent des tendresses fugitives et improbables dans un Montréal post-olympique, et jouent la carte de l'innocence. Quelle ironie! (Et quel beau rôle, dira Carole Laure, en extase) Puis c'est *La Dérobade* (1979) où elle descend, sous la direction de Daniel Duval, la pente raide de la déchéance, de l'humiliation et des enfers de la prostitution. Dans *Coup de foudre* (Diane Kurys, 1983), elle est tour à tour légère et brillante, et dans *Le Vol du sphinx* (Laurent Ferrier, 1984), mystérieuse et réticente. Puis arrive ce chef-d'oeuvre bouleversant, inoubliable, « hénéaurme », qu'est *Tenue de soirée* (Bertrand Blier, pour la seconde fois, 1985) où le réalisateur modifie le scénario en sa faveur et « l'a filmée avec tendresse ». Partout, elle est juste, naturelle. Par contre, progressivement, sa voix s'affirme (elle en parle tout le temps, c'est son obsession): « Dans *Marche triomphale* j'avais une petite voix, je jouais gnian-gnian ». Dans *La Gueule du loup* (Michel Leviant, 1981), je ne disais pas un mot. Mais j'ai accepté le rôle parce que, sinon, le film ne se faisait pas. Dans *Coup de foudre*, ma voix a évolué. On a aussi commencé à me donner des enfants, alors qu'il y avait bien longtemps que j'en avais ».

Pourquoi cette obsession de la voix? Parce que c'est l'outil privilégié du comédien. Et lorsqu'elle monte sur scène pour la première fois, elle constate, dans *La Musica*, que « sa voix s'est avérée plus puissante dans les tonalités basses... » Et voilà que cette voix « plus puissante » va lui apporter une consécration essentielle. Celle dont

toute comédienne engagée et talentueuse rêve: Michel Deville lui confie le rôle principal de *La Lectrice*. Et pourtant, il déclare « Je n'ai pas choisi Miou-Miou pour sa voix. Je savais par intuition qu'elle serait parfaite pour le rôle, et que sa voix le serait aussi. Ce que je ne savais pas, c'est ce qu'elle m'apporterait en supplément: sa gentillesse, son engagement de tous les instants. » Et, dans *La Lectrice*, la bande-son acquiert une importance primordiale: par le biais de la voix, elle participe directement au film, et Miou-Miou résume son rôle avec une pertinence lapidaire: « La lectrice (le personnage) donne de la couleur au noir et blanc. » Et elle ajoute: « Jusqu'ici ma filmographie se résumait à un musée de personnages dans lesquels je m'efforçais d'entrer en m'abstrayant de tout et, en premier lieu, de ma vie même. J'étais aux ordres du scénario. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai l'impression que — dotée d'une démarche personnelle —, le scénario m'obéit. » À 24 ans, dans *Les Valseuses*, elle brise les tabous du langage par la force du scénario de Bertrand Blier. Quatorze ans plus tard, elle redonne à la langue française ses lettres de noblesse, et nous fait redécouvrir la magie du verbe à travers ses plus impressionnants représentants: Jacques Prévert, Marguerite Duras, le Marquis de Sade... Hier, elle était une comédienne populaire, avec une vie amoureuse qui la reflétait tout entière: Coluche, Patrick Dewaere (son premier mari), Julien Clerc... Aujourd'hui, elle vit avec Thierry Rey, champion olympique, dix ans de moins qu'elle, sagement, avec ses deux enfants. Une très grande actrice est née.

Patrick Schupp



Blanche et Marie [1984]



La Lectrice [1988]

Tenue de soirée [1985]

